DESCRIPTION RÉALISTE A LA MANIERE D'EMILE

Ce matin là, Etienne arriva plus tôt devant l'usine. Il regardait fixement la trentaine de charrettes amochées qui arrivaient à toute allure sur sa droite. Mais ce qui attirait encore plus l'œil de l'ancien mineur, c'était la considérable charge de betteraves qui surplombait les charrettes. Cette masse colossale dont l'arrivée dans les temps dépendait de ces pauvres et émaciés équidés qui se tassaient en raison de la fragilité de leurs les os qui s'enfonçaient dans leurs muscles érodés. Il remarquait sur les traits de leurs gueules frêles les dizaines de moucherons qui tournaient autour de leurs museaux amaigris.

Soixante longs pas plus loin en suivant la direction des charrettes esquintées qui pénétraient de la même façon que le pain entre dans le four, Etienne arriva dans cet endroit pour le moins déroutant. Il restait bouche bée devant la centaine de paires de main entaillées et terreuses qui triaient sans arrêt cette quantité inépuisable de betteraves entourées d'une épaisse couche d'engrais vaseux et qui par la suite les plaçaient sur ces plateformes monumentales qui tournaient et se vidaient en permanence grâce aux hélices que les ouvriers faisaient tourner. C'était le point de départ de l'usine, l'origine du fonctionnement de cette sucrerie. Le plus stupéfiant fût qu'aucun ouvrier ne parlait. La communication était inexistante malgré le nombre considérable d'hommes y travaillant.

Continuant sa visite de l'usine, Etienne se trouva face à cette immense pièce. La chaleur, et la fumée qui s'en dégageaient étaient étouffantes. Les ouvriers travaillant avec le bruit continu et tintamarresque qui accompagnait l'échappement de fumée noirâtre devenaient fous, à travailler jour et nuit dans cette gigantesque zone ayant été conçu exclusivement pour trier et nettoyer la marchandise. Curieux, Etienne s'approcha. C'est alors qu'une odeur pestilentielle envahit son nez rougeâtre et frigorifié. C'était l'endroit le plus effrayant et accidenté de ce titanesque brûloir humain d'après les ouvriers ; et Etienne allait vite comprendre pourquoi.

Devant lui se dressaient deux immenses cuves faites d'acier d'une apparence extérieur rouillée où étaient plongées les betteraves après voir été triées. L'eau marronnée engloutissait la marchandise et la recrachait décrottée, prête à être séchée. Ce processus des plus dommageables servait à extraire et récupérer les sucres issus des betteraves. Les ouvriers vêtus de lambeaux poisseux et chargés de plonger les betteraves dans l'eau s'exposaient à beaucoup de danger à exercer leur boulot. Dépourvus de toutes protections, quelques uns s'ébouillantaient violemment et risquaient l'amputation ou pour le moins la défiguration. Lorsqu'il avait pris ces informations en compte, Etienne de nature couarde s'enfuit dans le secteur qui suivait, laissant derrière lui cette terrible angoisse de l'ébouillante. Il sentit une indécision intérieure, devait-il rester dans le froid glacial du nord de la France, ou valait-il le coup qu'il risque sa vie en se réchauffant dans cette effrayante fournaise ?

Sans une seule seconde de réflexion Etienne se trouva dans le secteur suivant, poussé par les ouvriers en perpétuel mouvement. Il s'agissait de la salle de séchage des betteraves. Dans un courant d'air chaud Etienne en jeune fragile se mit à suffoquer. La température ici devait dépasser les trente-cinq degrés. Il s'agissait tout simplement de l'air chaud qui servait à sécher les

betteraves bouillonnantes. La centaine d'ouvriers éreintés qui séchaient les cristaux luisant frôlait l'asphyxie à chaque instant. Etienne rêvait qu'un de ces cristaux atterrisse miraculeusement dans son estomac à sec qui gargouillait méchamment. La vapeur qui se dégageait du secteur brouillait la vue de l'ancien mineur dégoulinant de chaleur. Etienne peinait à avancer, le bruit incessant de l'échangeur de chaleur entre air froid et air chaud ne manquait pas de lui briser les tympans. Abasourdi par ce brouhaha, il quitta la zone et se trouva dix pas plus loin à l'endroit où le sucre était ramassé puis stocké.

Des ouvriers se comportant comme des petits soldats à répéter le même geste des milliers de fois dans l'heure travaillaient de dur labeur. Ce travail acharné nécessitant puissance et rigueur était le moins rémunéré de la sucrerie, huit sous de la journée étant donné le peu de dangers qui entouraient les travailleurs.

Soudain un ouvrier de dos et accroupi piqua la curiosité d'Etienne, il amassait sans cesse des kilos de chutes de sucre découlant de l'imprécision des travailleurs. Etienne s'abaissait jusqu'à rivaliser avec le mètre soixante recroquevillé de l'ouvrier. Là, subjugué, Etienne tendit son bras filiforme vers le travailleur. Il s'agissait de Chaval.

Les deux jeunes hommes aux visages maigres se regardèrent fixement quelques instants puis Chaval repoussa violemment le bras d'Etienne, laissant une trace collante et sucrée sur lui. Il n'avait guère le temps de discutailler avec quiconque le déroutait de son objectif quotidien. Troublé par la raison qui avait mené Chaval à l'intérieur du gigantesque réchaud, Etienne continua sa route tête baissée en solitaire, traînant des pieds de ses lourdes godasses terreuses. Mais il ne perdit pas l'objectif pour lequel il avait mis les pieds dans ce fourneau : il était à la recherche de quoi nourrir son estomac creux et réduit, en quête d'un poste dans cet imposant foyer.

Suppliant un ouvrier et ventant ses mérites à un autre, Etienne questionnait chaque travailleur de chaque secteur dans l'espoir d'un écho positif. Mais cet espoir s'estompait peu à peu face au pessimisme des ouvriers, laissant place à une sombre colère qui bouillonnait en lui. Il en apprenait de plus en plus sur la brutalité du métier dans une sucrerie et avait mal au cœur en voyant tous ces hommes risquer leurs vies. La panique l'envahit lorsqu'il prit conscience qu'il y a quelques heures l'ouvrier risquant sa vie c'était lui, et dans quelques heures l'ouvrier s'engouffrant dans ces énormes marmites ardentes, sera peut-être lui.

De retour à ses esprits Etienne d'humeur pensive et faisant les cents pas recherchait un moyen plus convaincant de trouver un poste. Il avait vécu avec les Maheu et pouvait en tirer un bénéfice si il jouait sur le plan sans limite de l'émotion des ouvriers. Cependant il prospectait un moyen plus subtil d'approcher les travailleurs. Cette fois-ci aucun échec pour Etienne, il était décidé et cherchait un travailleur d'une mine agréable qui lui inspirait confiance.

Il accosta un ouvrier, d'une apparence repoussante mais d'un air sympathique. De sa grandeur lilliputienne, le blanc-bec avait la peau recouverte d'une compacte couche de suie. Son visage creux au teint jaunâtre faisait ressortir ses gros yeux marron à fleur de tête. Quant à ses longs cheveux châtains, ondulés et d'une abondance rare, ils étaient gras et souillés. Son nez allongé

tombait sur sa bouche étroite aux lèvres gercées. Son regard perçant dévoilait le malheur et la misère dans laquelle il vivait.

D'une démarche ferme et précipitée, le gringalet mettait sa tâche en attente et s'approchait d'Etienne. Il lui laissait sous-entendre lors d'un dialogue pacifique que chaque homme avait sa chance, ça n'était qu'une question d'être au bon endroit au bon moment. Il compatissait et souhaitait de sa voie caverneuse, sonore et vibrante le meilleur à l'ancien mineur. Il lui montra le chemin qui menait au cœur de l'incinérateur, le semblant de bureau du contremaître. Ce fut la dernière étape pour le miséreux et désemparé demandeur d'emploi. C'est épuisé qu'il vit alors le contremaître s'avancer vers lui:

« C'est vous Lantier ? Suivez moi je n'ai pas de temps à perdre. »